



Urbanité : une manière de faire société mise à l'épreuve par la fragmentation urbaine

Résumé : En tant que "savoir-vivre", ensemble des compétences développées par les citoyens pour établir des relations dans le milieu d'inconnus que constitue la grande ville, l'urbanité a été étudiée sous de multiples angles par les philosophes, sociologues, anthropologues et géographes qui se sont intéressés à la question urbaine à travers le temps. Magnifiée au siècle des Lumières par ceux qui ont souligné son lien avec l'art du comédien, elle fut ensuite au cœur de la pensée des sociologues américains de l'Ecole de Chicago, qui décrivaient la ville comme mosaïque de mondes culturels divergents. L'urbanité est alors définie comme la capacité à circuler entre ces mondes, à nouer des "liens faibles", des relations "superficielles", indispensables à la vie en public dans la grande ville. La notion anime aujourd'hui les débats entre ceux qui déplorent sa disparition en tant que qualité propre à la ville d'hier et ceux qui observent différentes formes et "intensités" de l'urbanité, dans les territoires urbains contemporains.

A. Le goût des autres : l'urbanité, fruit de la densité et de l'hétérogénéité de la ville	2
⇒Urbanité et civilisation commerciale	2
⇒Urbanité et affranchissement.....	3
⇒Urbanité et cosmopolitisme	4
B. Vivre au milieu d'inconnus : urbanité, espace public et "culture impersonnelle"	4
⇒De la superficialité des relations dans la "ville-théâtre"	4
⇒L'espace public, ou comment vivre « <i>les uns à côté des autres</i> »	5
C. Urbanité, urbanités ?	6
⇒Des modèles d'urbanité différents selon les formes urbaines et les contextes culturels ?	6
⇒Persistances et réinventions dans le temps	7
D. Trois enjeux politiques au fondement de l'urbanité contemporaine.....	9
⇒Urbanité et citoyenneté : la question démocratique dans les nouveaux territoires urbains	9
⇒Urbanité et mobilités dans la ville desserrée	10
⇒Urbanité et hospitalité de la ville : comment faire place à « <i>l'homme en trop</i> » ?	11
Sources utilisées	13

Mars 2010

Catherine Foret, pour la Direction Prospective du Grand Lyon
catherineforet@orange.fr

GRANDLYON

Le mot urbanité vient du latin *urbs*, qui désignait dans l'Antiquité romaine la « *ville d'entre toutes les villes* » : Rome. Il est emprunté au dérivé *urbanitas* qui signifiait « *cette politesse d'esprit, de langage et de manières attachées spécialement à la ville de Rome* ». (Encyclopédie. Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers, 1751-1772).¹

Le mot est repéré en français au XIV^{ème} siècle, selon le Dictionnaire historique Le Robert, dans deux sens différents :

- le premier désigne le gouvernement d'une ville,
- le second renvoie à « *l'affabilité que donne l'usage du monde* ».

Actuellement, toujours selon Le Robert, urbanité désigne « **les relations entre habitants d'une ville** » et par extension « **le caractère des habitants des villes** ». Le dictionnaire cite à ce sujet Giraudoux : « *le respect d'autrui et de soi-même qui s'appelle, à juste titre, l'urbanité* ».

En français comme en anglais (*urbanity*) ou en allemand (*urbanität*), le mot a été régulièrement utilisé dans la littérature scientifique pour désigner une manière particulière de faire société, une « *forme de sociabilité* », voire une « *culture* », qui s'opposent à d'autres systèmes de relations sociales et de valeurs ayant cours hors des villes. En cela le terme peut être opposé à son antonyme « *ruralité* » — ce qui a pour caractère d'être rural (*de rus, ruris*, « campagne », qui a également formé « *rustre* », « *rustaud* »).

Selon le sociologue français **Isaac Joseph**, pour qui l'urbanité se rapporte aux « **qualités de l'homme de la ville** », « *il est significatif que le premier sens du terme, l'urbanité comme gouvernement d'une ville, ait disparu* ». Cela confirme selon lui le fait que « *les villes sont des sociétés avant ou malgré les interventions du gouvernant. En d'autres termes, l'urbanité désigne plus le travail de la société urbaine sur elle-même que le résultat d'une législation ou d'une administration* ». (Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public, 1984).

L'architecte et urbaniste allemand **Thomas Sieverts** considère pour sa part que la notion s'appuie surtout « *sur une image idéalisée de la ville bourgeoise européenne, à l'articulation des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles* ». Elle aurait été élaborée pour signifier

« *cette qualité particulière que l'on retrouvait dans les villes habitées par une bourgeoisie éclairée. Elle désignait bien plus une forme de vie sociale et culturelle, que la qualité d'une structure urbaine ou spatiale bien définie. L'urbanité signale ici le comportement ouvert et tolérant des citoyens, entre eux comme à l'endroit des étrangers. (...) Invariablement opposée à la provincialité, l'urbanité évoque la connaissance du monde, l'ouverture d'esprit et la tolérance, l'acuité intellectuelle et la curiosité.* » (Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt, 2004).

A. Le goût des autres : l'urbanité, fruit de la densité et de l'hétérogénéité de la ville

Ce qui caractérise ce mode de particulier de relations sociales qu'est l'urbanité a pourtant été décrit bien avant le XVIII^{ème} siècle. Depuis l'Antiquité, il est signalé par divers auteurs comme reposant sur deux éléments :

- l'intensification des échanges provoquée par la concentration d'hommes et de femmes en un même lieu, autrement dit par la **densité** du peuplement de la ville (en tant que territoire ceint par des limites) ;
- et l'**hétérogénéité** de la population ainsi rassemblée.

⇒Urbanité et civilisation commerciale

Ces deux spécificités reposent notamment sur la fonction commerciale, qui est comme l'on sait à l'origine de nombreuses cités et qui a engendré des formes urbaines spécifiques, propres à favoriser ces échanges. **Lewis Mumford** (La cité à travers l'histoire, 1961) évoque à ce sujet certaines villes anciennes de Syrie et d'Asie mineure qui, « *aux derniers temps de l'Empire, rivalisaient avec Rome même, tant du point de vue de l'importance de la population que de la complexité des structures* » ; « *des cités commerçantes et bureaucratiques* » comme Palmyre, Antioche, Ephèse, Damas, Jérusalem..., dans lesquelles on trouvait dès cette époque des « *avenues commerçantes* », longues perspectives bordées de rangées de colonnades se substituant, pour la première fois sans doute, au grand marché installé à l'air libre. Mumford cite à ce sujet le

¹ Cité in : *Penser la ville. Choix de textes philosophiques*, AAM Editions, Bruxelles, 1989, pp. 268-269.

rhéteur Libanios, qui, à propos de sa ville natale Antioche, précise que cette cité possédait « *des rues à colonnades d'une longueur totale de 25 kilomètres* » qu'il s'attache longuement à décrire dans un discours daté de l'an 360 de notre ère :

«... On remarque, en parcourant ces rues, les longues séries d'habitations particulières où, de temps à autre, s'intercalent des édifices publics : ici, un temple, plus loin un établissement de bains que fréquentent les habitants de tout un quartier, et dont la façade se trouve dans cet alignement de colonnades. Mais, direz-vous, pourquoi une aussi longue description ? Voyons l'un des plus vifs agréments de la vie citadine, et dont nous pouvons tirer le plus grand profit, ne le trouvons-nous pas dans **les possibilités de rapports humains divers et multiples**, et, par Zeus, voilà par excellence une cité faite pour nous les procurer. » (La cité à travers l'histoire, p. 275)

Antioche possédait dès cette époque un trait caractéristique et typiquement "moderne", qui favorisait cette intensité des échanges : la ville était dotée d'un éclairage artificiel. Et Libanios confirme dans son témoignage que les citoyens d'Antioche s'étaient ainsi « *libérés de la tyrannie du sommeil. (...) Le jour ne diffère plus de la nuit que par la nature de son éclairage. La nuit, l'animation du commerce ne cesse pas ; les uns poursuivent leurs occupations habituelles, les autres chantent et se divertissent.* »

Toutes les villes anciennes n'ont pas été à dominante commerciale. Certaines ont été d'abord des forteresses, d'autres des centres intellectuels et religieux. Mais l'apport de la « *civilisation commerciale* » (Mumford) au fait urbain semble avoir été décisif dans la formation de ce type particulier de sociabilité que l'on désigne par urbanité. L'anthropologue et sociologue suédois **Ulf Hannerz** (Explorer la ville, 1983) cite à ce sujet Robert Redfield et Milton Singer, qui ont distingué deux sortes de villes engendrées par les civilisations pré-industrielles : des villes à fonction administrative et culturelle (dominées par les lettrés et des bureaucrates indigènes : Pékin, Lhassa, Kyoto...), qui étaient vouées à la transmission d'une « grande tradition » culturelle. Et des villes marquées par l'hétérogénéité des populations et des valeurs :

« En tant que "quartier central des affaires", la ville est d'abord et avant tout un marché, un lieu pour acheter et vendre, pour "faire des affaires" ; trafiquer, troquer, échanger avec des gens qui peuvent être complètement étrangers ou appartenir à des races, des religions, des croyances différentes. Ici, **la ville fonctionne comme fabrique de relations largement impersonnelles entre groupes culturels différents.** » (Robert Redfield et Milton Singer, The Cultural Role of Cities, 1954)²

C'est dans ces villes nées du commerce, qui importent leur hétérogénéité de l'extérieur, que se développe l'urbanité, qu'Hannerz désigne comme « **l'ensemble des valeurs du citadin** » :

« C'est en effet dans cette catégorie de villes que la vie intellectuelle, esthétique, économique et politique s'émancipe des normes et de la moralité locale. C'est un lieu où se rencontrent des populations de toutes origines. En un sens, c'est un monde gouverné par l'égoïsme, l'opportunisme et une administration souple (...); mais d'un autre côté, on y découvre des réactions à ces traits proprement urbains : réaction humaniste, œcuméniste, proluxe. La ville hétérogénéique est un centre d'hétérodoxie et de dissidence, un haut lieu du déracinement et de l'anomie. » (Explorer la ville, p.120)

⇒Urbanité et affranchissement

L'hétérogénéité sociale, ethnique, culturelle propre à la grande ville, tout comme le mouvement incessant qui y règne, favorisent **l'émancipation** des individus en instaurant une rupture avec le contrôle social qui domine les villages ou les territoires d'interconnaissance. **Max Weber** (1864-1920), économiste, sociologue et philosophe allemand, pour qui la ville apparaissait comme « **le lieu d'émergence de la liberté et comme le creuset spatial du polythéisme des valeurs** » avait déjà expliqué à propos des villes de l'Occident médiéval, dans lesquelles disparut le servage, le lien entre urbanité et affranchissement (des contraintes, des moeurs dominantes, et plus largement d'une source de pouvoir unique).

« C'est dans les villes d'Europe centrale et septentrionale qu'apparut la célèbre maxime : "L'air de la ville rend libre" » note-t-il dans un chapitre de *Die Stadt*³.

Plus près de nous, le philosophe et essayiste français **Olivier Mongin** insiste lui aussi sur le lien entre expérience urbaine et **apprentissage de la liberté** :

² Cité in : *Explorer la ville*, Editions de minuit, 1983, p. 118.

³ *La ville*, traduit de l'allemand par Philippe Fritsch, Editions Aubier Montaigne, 1982.

« ...la ville est ce territoire à la fois géographique et imaginaire qui rend libre. La forme d'une ville rend possible l'apprentissage de la liberté, à commencer par la liberté vis-à-vis de la ville d'origine, qui peut devenir, comme la ruralité d'hier, une aliénation ». (La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation, 2005, p.45)

⇒Urbanité et cosmopolitisme

Avec la révolution industrielle, ces caractéristiques de la ville comme lieu maximisant l'hétérogénéité sociale et culturelle et autorisant une certaine liberté de relations et de comportements n'ont fait que s'affirmer de par le monde. Elles sont à l'origine de l'identification de l'urbanité au cosmopolitisme, mise en avant par les sociologues qui ont étudié les modes de vie dans les grandes villes industrielles au tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles en Europe et aux Etats-Unis : notamment **Georg Simmel** (1858-1918) à Berlin, puis **Robert E. Park**, **Ernest W. Burgess**, **Roderick D. MacKenzie**, et **Louis Wirth**⁴ à Chicago.

Dans un article célèbre intitulé « **Le phénomène urbain comme mode de vie** », Wirth dépeint la grande ville qui attire des migrants d'origines différentes comme un « *melting pot de races, de peuples et de cultures* ». Park décrit quant à lui le citadin comme « *l'homme aux idées larges, qui vit à l'hôtel, bref, le cosmopolite* ». Ensemble, les sociologues de l'Ecole de Chicago insistent sur les caractéristiques de mobilité, d'hétérogénéité, de « *prime à l'excentricité (...)* qui opposent globalement le rural à l'urbain » et érigent « *l'étranger* » (l'immigrant, le juif ou le commerçant nomade, ou encore le *hobo*, « *l'homme marginal* »), comme figure centrale et analyseur du milieu urbain — celui qui incarne cette « *mentalité particulière* » en quoi consiste selon eux l'urbanité.⁵

Richard Sennett, sociologue et historien américain, a lui aussi rappelé que la figure du cosmopolite était étroitement associée à cette notion, dans la mesure où la ville est le lieu de constitution d'un « *public urbain diversifié* » :

« Un cosmopolite, selon l'usage français de ce mot en 1738, est un homme qui se trouve à l'aise dans la diversité, il se sent bien dans des situations qui n'ont ni analogie ni rapport avec celles qui lui sont familières ». (Les tyrannies de l'intimité, 1979, p. 26)

Si les habitants des grandes villes sont étrangers les uns aux autres, résident chacun dans des quartiers différents et bien souvent ségrégués, ils sont néanmoins appelés à se rencontrer dans les différents lieux où se déroulent la « **vie publique** » (lieux culturels, marchés, places publiques, espaces de trafic...) ; vie publique dont Sennett montre, après d'autres, qu'elle est au fondement de l'urbanité.

B. Vivre au milieu d'inconnus : urbanité, espace public et "culture impersonnelle"

« *Une ville est un milieu humain dans lequel des inconnus se rencontrent* ». Telle est la définition « *la plus simple* » de la ville que propose Richard Sennett. Ulf Hannerz le dit aussi :

« *Pour ce qui nous concerne, nous voyons plutôt la ville comme un espace où les gens ne se connaissent pas très bien (du moins au départ), où l'on se fait des relations sans les avoir toujours prévues, et où la structure sociale rend possible des contacts brefs et rapides* ». (Explorer la ville, p.22)

Dans ces conditions, l'urbanité, le « *faire société* » dans la grande ville, se résume selon Sennett à cette question centrale qui se pose aux citadins :

« *Comment vivre avec des inconnus ? Comment être des inconnus au milieu d'inconnus ?* » et plus précisément : « *Comment faire pour que ceux qui ne vous connaissent pas vous croient ? Comment vivre, autrement dit, "en public" ?* ». (Les tyrannies de l'intimité, p.54)

⇒De la superficialité des relations dans la "ville-théâtre"

Le public, ce « *rassemblement d'inconnus* », pose un problème au citadin — un problème qui ressemble, selon Sennett « *à celui de l'acteur devant les spectateurs* » :

⁴ Auteurs d'un recueil d'articles intitulé *La Ville*, paru en 1925 aux Etats-Unis, manifeste qui jetait les bases d'un courant original de recherche en sociologie : l'écologie urbaine. Voir : *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier Montaigne, 1984.

⁵ Citations extraites de *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, pp. 10-11.

« ... le théâtre partage un problème, non avec la société en général mais avec un type particulier de société — la grande ville. Ce problème est celui du "public" (audience), c'est-à-dire, plus précisément, celui de faire croire à l'apparence d'un individu dans un milieu d'inconnus. » Dans un milieu d'inconnus en effet, un interlocuteur ne peut juger de la véracité des propos d'un autre « *que par la manière dont l'autre joue ses sentiments (...), que dans la mesure où ce genre de manifestation possède une certaine "urbanité".* **La ville est un milieu dans lequel de tels problèmes de jeu théâtral se posent tous les jours** ». (Penser la ville. Choix de textes philosophiques, 1989, p. 283 et suivantes)

C'est en cela que l'urbanité a partie liée avec le théâtre, avec **la rue comme scène**, ou encore « *la ville comme théâtre de relations sociales* ». Ce lien était déjà mis en évidence par les philosophes des Lumières dans *L'Encyclopédie* initiée par Diderot, que d'aucuns ont qualifié de « *véritable machine de guerre contre l'Absolutisme* »⁶.

« *La pensée urbaine de l'Encyclopédie (...) marque (...) le caractère conventionnel, quasi théâtral de l'urbanité. Vivre en ville, c'est composer, dans une gamme expressive et avec un répertoire varié, son comportement pour se rendre crédible au milieu d'inconnus. S'adresser à l'inconnu, en variant son comportement au gré des circonstances et à partir de ses objectifs, représente le destin commun de l'acteur et de l'habitant des villes* ». (Pierre Ansay, René Schoonbrodt, Penser la ville, p.155)

C'est précisément cette vision de l'urbanité qui fit exploser le groupe des grands esprits mobilisés par Diderot dans l'aventure intellectuelle et politique de *L'Encyclopédie*. Elle fut en effet au cœur de la querelle qui opposa d'**Alembert** et **Jean-Jacques Rousseau**, suite à la publication de l'article sur Genève, signé par le premier. D'Alembert déplorait qu'on ne trouvât pas de théâtre dans cette ville de tradition calviniste. Il estimait (comme Voltaire) que le théâtre pouvait faire du bien aux citoyens : « *Il est fort difficile* », écrivait-il, « *d'acquérir une certaine finesse de tact, une certaine délicatesse de sentiments sans l'aide des représentations théâtrales* ». Rousseau au contraire, qui considérait que les grandes villes sont à l'origine de la « *corruption des mœurs* », s'opposa vivement à cette idée dans sa *Lettre à Monsieur d'Alembert sur les spectacles* (1758). Condamnant le mélange de la scène et de la rue, et affirmant l'importance de la sincérité des sentiments et de l'authenticité dans l'échange, il estimait que l'introduction dans une petite cité des mœurs publiques incarnées par les comédiens détruirait l'ordre social et saperait la crédibilité de la religion et l'autorité du Pouvoir supérieur. À travers le théâtre, c'est une certaine forme de sociabilité que Rousseau condamnait : une sociabilité dominée par « *l'imposture* », les conventions, « *les manières* », par **cette liberté de ne pas être ce que l'on paraît** ; un mode de vie où la recherche de la « *réputation* » remplace celle de la vertu.⁷

Rousseau a été en cela « *un très mauvais prophète de la modernité* », estime Richard Sennett. La continuité structurelle entre la scène et la rue et l'identification du citadin au comédien, ou du moins des compétences de l'un et des compétences de l'autre, n'ont en effet cessé d'être observées par la suite. Ce lien a été particulièrement analysé par les sociologues interactionnistes, notamment **Erving Goffman** — et avant eux par **Georg Simmel**, qui invitait à « *cesser de se plaindre de la superficialité des rapports sociaux* » en milieu urbain ou **Wirth**, qui affirmait que les relations sociales en milieu urbain sont typiquement « *impersonnelles, superficielles et segmentées* ».

⇒ **L'espace public, ou comment vivre « les uns à côté des autres »**

« *La ville devrait être ce lieu où il est possible de s'unir aux autres sans tomber dans la compulsion de l'intimité* », explique Sennett, en notant que « *l'essence même de l'urbanité* » est « *le fait que les êtres peuvent agir ensemble sans avoir l'obsession d'être tous identiques* ». (Les tyrannies de l'intimité, 1979)

Ce qu'Isaac Joseph dit autrement :

« *Non pas vivre ensemble, mais les uns à côté des autres* », dans une « *société de mitoyens* ». (La ville sans qualités, 1998)

L'urbanité a donc à voir avec cette façon de se « *perdre soi-même* » en se créant sa propre identité — quitte à porter un **masque** adapté à chaque situation. Style de relations basé sur l'**anonymat**, « *dans lequel l'apparence physique ne fournit aucune certitude* », elle s'apparente à la **civilité** (« *observation des*

⁶ Penser la ville, p. 155 .

⁷ Sur ce débat, voir R. Sennett, *Les Tyrannies de l'intimité*, Seuil, pp. 99-101.

convenances, des bonnes manières en usage dans un groupe social »⁸), notion sœur que nombre d'auteurs lui associent. Mélange d'affabilité et « *d'indifférence flottante* » (Simmel), qui permet de forger avec des inconnus des liens sociaux respectant une certaine distance, elle renvoie au **goût du jeu** et à celui du **risque**. Et c'est dans l'espace public, dans ce qui est à la fois un espace de circulation, un espace de communication et « **d'exposition de soi** », que peut se développer cette « *culture impersonnelle* ». (Sennett)

C'est en effet dans les espaces publics de la ville traditionnelle, qui mêlaient les fonctions de manière intense, dans « *la rue des foules et des bousculades* » (Sievert) que s'est forgée cette manière d'être du citoyen qui a à voir avec le jeu théâtral. Et c'est dans l'espace public urbain contemporain que peut se développer « *cette qualité qu'en anglais on désigne du terme de **serendipity** : capacité à faire d'heureuses découvertes par hasard, à découvrir une chose ou une situation alors qu'on en cherchait une autre* » (Joseph, La ville sans qualités, p.63). Le caractère urbain d'une activité tient à cette qualité de *serendipity*, qui est facilitée par la **distraction** et la **flânerie** — des comportements qui sont en ville à la fois « *confortables* » et « *socialement productifs* » et qui se développent tout particulièrement dans l'espace public pensé, à la différence de l'espace privé ou familial, comme **espace de mobilité, accessible à tous**.

*« Les espaces urbains et les sociétés urbaines, traditionnellement évalués au regard de leur offre de mobilité, tant spatiale que sociale, font de **l'accessibilité** une valeur fondamentale, quelque chose comme **le noyau dur de l'urbanité** ».* (Joseph, La ville sans qualités, p.62)

Olivier Mongin aborde lui aussi ces figures du hasard et de la flânerie⁹ dans « La condition urbaine », tout en insistant sur l'engagement corporel (la « *rythmique corporelle* ») liée notamment à la pratique de la marche urbaine ; engagement sur lequel se construit selon lui « *l'expérience mentale de la ville* ».

L'existence d'espaces publics de qualité dans les territoires urbains, ouverts à la présence du plus grand nombre et autorisant de telles pratiques sociales, est ainsi identifiée par de nombreux auteurs comme l'une des conditions d'épanouissement de l'urbanité : c'est en de tels lieux que les jeunes urbains, en particulier, font **l'expérience de la vie publique**, apprenant progressivement à se déprendre des comportements en usage dans leur quartier d'origine.¹⁰

C. Urbanité, urbanités ?

Parmi les débats récents instaurés autour de la notion d'urbanité, signalons celui qui amène certains auteurs à parler d'urbanité au singulier, tandis que d'autres en parlent au pluriel. L'usage pluriel met en relief pour ces derniers **la relativité de l'urbanité**, qui varierait selon les contextes historiques, spatiaux et culturels des villes. Ces auteurs contestent la tendance à généraliser la définition du citoyen typique, telle que proposée par Wirth notamment.

« Il y a différentes sortes de villes », affirme ainsi Ulf Hannerz. « *Chacune d'elle abrite plusieurs sortes d'habitants et chacun d'eux entretient différentes sortes de relations. (...) Ce qu'il faudrait admettre et analyser plus attentivement, dans les relations sociales en ville, c'est leur capacité à varier* » écrit-il, en appuyant son propos sur l'étude comparative de différentes villes du monde (il distingue par exemple « *la ville islamique* », « *la ville indienne* », « *la ville d'Amérique latine*...»). « *A mi-chemin des traditions spécifiques de régions culturelles, et de l'idée de Ville, on peut sans doute chercher **des types d'urbanité élargis*** ». (Explorer la ville, p.105)

⇒ Des modèles d'urbanité différents selon les formes urbaines et les contextes culturels ?

Ces variations de l'urbanité seraient fonction de la variété des traditions culturelles de par le monde. Mais elles dépendraient aussi de « *la dimension spatiale de l'organisation sociale et de la culture urbaine* ». Hannerz se demande ainsi comment un **paysage urbain** (à la fois « *ce qui reste du site naturel d'origine de la ville* », et « *l'environnement fabriqué par une population urbaine pour son usage* ») « *traduit, pour ceux qui y vivent, leur société en général et leur propre communauté en particulier ; comment il facilite certains contacts et en interdit d'autres* ».

⁸ Définition du Petit Robert.

⁹ Également magnifiées par de nombreux écrivains et philosophes des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles (on peut penser à Baudelaire, Gracq, Benjamin, Sansot...).

¹⁰ Voir à ce sujet : *En passant par le centre : la Rue de la République à Lyon. Anthropologie d'un espace public*, C. Foret, P. Bavoux, 1990, Editions du Cerfise, téléchargeable sur <http://www.millenaire3.com/>

« À y regarder de près, on s'aperçoit que ces motifs singuliers, qui traversent les structures culturelles et sociales d'une ville et qui lui donnent **son urbanité particulière**, peuvent très bien être définis de manière différente, voire contradictoire, selon les lieux et selon l'histoire de la ville et de la centralité dans la structure sociale ». (Explorer la ville, p. 377)

Hannerz se demande par exemple si « différents types et différents degrés d'enclavement socio-spatial », ou encore « **les transformations ou la permanence de l'image publique d'une ville** — ses monuments, ses immeubles, le tracé de ses rues (...) affectent ou non la conscience de son passé pour ceux qui l'habitent » et pourraient ou non donner naissance à un « *ethos dominant* », d'où surgiraient « *des formes parfaitement lisibles de comportements fortement récurrents* » — qui varieraient donc, d'une ville à l'autre.

L'urbanité apparaît alors, à la limite, comme « **l'essence d'une ville** » (Hannerz), ou, comme l'ont laissé entendre divers écrivains et poètes, la manière dont une ville façonne ses habitants dans ce qu'ils ont de plus intime. Ce sont de telles hypothèses que poursuivent d'autres auteurs, qui distinguent différents modèles d'urbanité dans l'espace et dans le temps en fonction de la combinaison de plusieurs facteurs, à la fois géographiques, historiques, culturels, sensibles, politiques...

Augustin Berque, géographe, grand observateur des villes japonaises, emploie ainsi le mot urbanité en exposant que la ville est à la fois forme (matérialité) et substance (c'est-à-dire ensemble des relations entre les hommes et entre hommes et espace). Autrement dit qu'elle est d'une part une entité spatiale, d'autre part une entité sociale — ces différentes dimensions formant un tout, un sujet collectif. L'urbanité est alors pour lui « *cette composition plus générale où les unes et les autres entrent en résonance.* » (Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon, 1993).

Françoise Navez-Bouchanine, sociologue qui a mené des travaux pionniers sur les questions de fragmentation urbaine et sociale dans les villes du Maghreb, s'est interrogée quant à elle sur la possibilité de différentes « intensités » de l'urbanité, au sein des territoires urbains en formation dans les pays du Sud. En 1994, elle avançait la notion d'**urbanité émergente** pour caractériser certains modes de relations sociales propres aux métropoles contemporaines, diluées spatialement, polycentrées et fortement ségrégées :

« (Evoquer l'urbanité), est-ce nécessairement postuler une unité dans la manière de vivre la ville et de s'articuler à elle ? Peut-on au contraire imaginer une urbanité dans la diversité de "cultures" qui se côtoieraient, s'accommoderaient ou s'interpénétreraient sans pour autant se confondre ? Peut-on penser une urbanité émergente, sorte de matrice générant des styles de vie dont la coexistence serait au coeur des dynamiques urbaines ? Ces questions, couramment posées pour les villes occidentales dans le contexte des migrations internationales, sont également à l'ordre du jour dans les villes du Sud. ». (Urbanité, urbanités. Convergences et divergences dans l'habiter et les styles de vie des citoyens marocains, in : *Espaces et Sociétés*, n° 73, 1994).

Dans un article plus récent¹¹ Françoise Navez-Bouchanine fait référence aux travaux d'autres chercheurs qui ont analysé finement les modes de sociabilités dans différents types d'espaces urbains de par le monde. **Jérôme Boissonade**, par exemple, sociologue français qui s'est intéressé aux "espaces intermédiaires" et à leur occupation par les "jeunes des cités", et qui évoque à ce sujet « **une urbanité de confrontation**, expression de la discorde sur laquelle se construit toute interaction ». Ou **Pedro José Garcia Sanchez**, qui, à partir d'observations des usages et des sociabilités sur les places publiques du Grand Caracas, oppose **une urbanité "citadine"**, caractérisée par « *des liens sociaux flottants et mouvants* », à **des urbanités "privatives"**, marquées par des formes segmentaires de sécurisation et de territorialisation. Signalons également, parmi les travaux les plus récents, l'ouvrage de la sociologue **Liane Mozère** sur « **les nouvelles urbanités chinoises** ». ¹²

⇒ **Persistances et réinventions dans le temps**

Prenant différentes formes ou intensités dans l'espace, l'urbanité se déclinerait également selon des modes variables dans le temps. Nombre de chercheurs s'interrogent ainsi sur la pertinence de cette notion, eu égard à l'évolution des modes de vie dans la ville contemporaine (« *citta diffusa* » « *zwischenstadt* », « *urban sprawl* », « *archipels urbains* », « *région urbaine* »...). Pour certains auteurs, la fragmentation urbaine à laquelle nous assistons signerait la mort de l'urbanité. Le sociologue **Henri Mendras** par exemple, estimait en 2002 que d'une certaine manière, la ville n'existe plus :

¹¹ *Les lieux des liens sociaux, Espaces et sociétés* 2006/3, 126, p. 13-18.

¹² *Fleuves et rivières couleront toujours. Les nouvelles urbanités chinoises*, Editions de l'Aube, à paraître, 2010.

« D'un côté on peut dire que la ville a gagné quasiment l'ensemble du territoire, mais en même temps elle a perdu son urbanité, c'est-à-dire ce qui faisait que c'était une ville. Nous ne sommes pas arrivés à créer un nouveau savoir-vivre ensemble ». (La France que je vois, 2002)

Pour d'autres, l'urbanité serait pour le moins « en souffrance » ou « fragilisée », sous l'effet de la décomposition des divers facteurs qui concouraient à sa formation (notamment la densité et l'hétérogénéité, qui étaient au fondement de la ville "compacte" des siècles précédents). Pour **Thomas Sieverts** par exemple la « *perte d'urbanité* » va de pair « avec une dilution spatiale continue des activités sociales », un affaiblissement des densités d'habitat et d'activités par rapport à la ville du XIX^{ème} siècle, « dilution qui réduit la probabilité des contacts sociaux spontanés » et « qui explique également l'affaiblissement du rôle de l'espace public en tant que lieu de cohésion sociale » :

« La disparition de l'urbanité dans les villes d'Europe centrale (...) n'est rien d'autre que la conséquence directe de l'amélioration significative des conditions de logement et de travail, conditions qui nous permettent aujourd'hui de mener dans nos logements, nos ateliers, nos bureaux, nombre des activités qui ne pouvaient auparavant trouver place que dans les espaces publics ou semi-publics. » (Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt, p.38)

Mais Sieverts, comme d'autres auteurs, constate pourtant la vigueur toujours d'actualité de la notion d'urbanité. La "**fabrique de l'urbanité**" est en effet devenue un enjeu majeur de réflexion pour nombre d'aménageurs et de concepteurs d'aujourd'hui, qui évoquent ce thème à propos de grands projets urbains (Ile de Nantes, Grand Paris...) ou s'en emparent au titre de l'urbanisme commercial¹³. Dans ce contexte, Sieverts estime nécessaire de distinguer l'urbanité "ancienne" (associée à la ville traditionnelle, d'avant le XX^{ème} siècle), qui a fini « par se réduire à une sorte de cliché », une urbanité « chimiquement pure » et largement « idéalisée », d'une urbanité contemporaine, fragile, problématique, mais qui se réinventerait néanmoins dans les configurations urbaines inédites qui se mettent en place sous nos yeux.

« L'attrait exercé par l'image de l'ancienne urbanité et de son espace public est tel que l'on cherche, depuis quelques décennies, à la remettre en scène artificiellement afin de susciter une ambiance détendue propice à la consommation dans les zones piétonnes commerciales en centre ville ou dans les grandes surfaces de la périphérie. »

Notant que « l'engouement réitéré pour le monde événementiel des shopping centers témoigne d'un **désir profond d'urbanité** », Sieverts estime qu'il faut aujourd'hui « **imaginer de nouvelles formes et de nouveaux espaces à l'urbanité** ».

« On doit admettre que des qualités telles que la connaissance du monde, l'ouverture d'esprit, la tolérance, l'acuité intellectuelle ou la curiosité ne sont pas attachées une fois pour toutes à des formes spatiales historiquement déterminées, mais qu'elles peuvent aussi s'épanouir sur d'autres espaces : des lieux accessibles au public et qui offrent une ambiance et un espace propices à la rencontre, ces espaces que le philosophe américain Michael Walzer nomme **open minded space** (par opposition au single minded space). Certains campus d'universités américaines manifestent, de ce point de vue, plus d'urbanité que nos centres villes ! Il convient également de remarquer que les places et les marchés, les cafés et les grandes fêtes populaires accueillent encore, en tant qu'espaces publics, des formes de sociabilité qui, à bien y regarder, présentent d'incontestables qualités urbaines (...). De telles formes de sociabilité doivent être, sinon suscitées, du moins encouragées et soutenues par un ensemble de dispositions fonctionnelles et spatiales ». (Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt, p.40)

Yves Chalas, sociologue français¹⁴ qui travaille notamment sur l'imaginaire des villes, distingue pour sa part dans *Villes contemporaines* (2002) les **sept piliers de la nouvelle urbanité** — qui remplacent selon lui les figures des villes d'hier : la mobilité (opposée à la fixité) ; le territoire (opposé au contour défini, à l'unité formelle, à l'harmonie classique) ; la nature (opposée à la minéralité) ; le polycentrisme (opposé à la centralité unique) ; le choix (opposé à la fixité) ; le vide (opposé à la densité) ; le temps continu, 24h/24 (opposé au rythme de travail posté). Considérant que la ville contemporaine est partout et que cet ensemble urbain recèle « en tous lieux, des qualités de l'urbanité », Chalas s'intéresse à ces **nouveaux espaces producteurs d'urbanité** que sont selon lui les centres commerciaux, multiplexes, technopoles, plates-formes intermodales de transport, parcs de loisirs, centres verts, centres artistiques et culturels, ensembles sportifs... Une position qui suscite le doute chez d'autres observateurs de la vie urbaine, critiques par

¹³ Voir par exemple à ce sujet : *La fabrique de l'urbanité. Focus sur l'Ile de Nantes*, cycle de rencontres débats, Université Panthéon-Sorbonne, mars 2009, « Art [espace] public », dossier documentaire n°1.

¹⁴ Auteur avec Geneviève Dubois-Taine de *La Ville émergente*, Editions de l'Aube, 1997.

rapport à cette vision d'une ville « sans hiérarchie entre ses espaces, où le centre n'est nulle part et partout, sans lieu ni borne, (...) une ville des lisières infinies, des écarts plus que des points. Ville de pôles monofonctionnels et de zoning, pouvant faire regretter la pluralité de fonctions de l'espace public traditionnel ». ¹⁵

Enfin, un autre champ de réflexion sur l'urbanité contemporaine, encore peu exploré, est ouvert par ceux qui réfléchissent à l'usage des **technologies numériques** dans l'espace urbain. Leurs analyses partent de l'hypothèse que ces technologies modifient de multiples façons les relations entre les citoyens, tout comme la capacité de ces derniers à maîtriser et modifier les ressources de leur environnement spatial, culturel et social.

« (...) La ville intelligente ne saurait se réduire à l'"intelligence" des smartcars, des smartcards ou des smartphones. Tout cela est nécessaire pour élaborer une SmartCity, mais ne saurait suffire. In fine, se pose une autre question sur l'intelligence : Comment se résout la contradiction entre le nécessaire "empowerment" de l'individu – c'est-à-dire son autonomie responsable – et **une urbanité qui appelle un partage de la ville sous d'autres formes**. (...) Il ne s'agit pas seulement de partager la voie publique et de faire en sorte que tous les modes s'y expriment. Il s'agit aussi de partager les voies numériques et les fougues de formats qui y fleurissent – avec les mêmes exigences de civilités et d'urbanité – et il s'agit tout autant de partager l'information, le savoir et les connaissances. » (Bruno Marzloff et Luc Gwiazdzinski, Ma ville à moi, atelier Villes 2.0, du 30 mars 2007). ¹⁶

D. Trois enjeux politiques au fondement de l'urbanité contemporaine

On le voit, la notion d'urbanité est plus que jamais d'actualité. Et à rebours des analyses qui évoquent sa perte ou son affaiblissement dans la ville contemporaine, on peut se demander si le vivre ensemble a jamais été facile dans la grande ville... Les sociologues de l'Ecole de Chicago soulignaient déjà la difficulté lorsqu'ils décrivaient la ville éclatée en « microsociétés », en « régions morales », en « mosaïque » de milieux divergents ; éclatement qui était selon eux à l'origine même de l'attrait de la grande ville, puisqu'il fournit à la fois à chaque individu « la possibilité de trouver quelque part son milieu » et celle d'entrer dans des relations de coprésence avec des inconnus. Aujourd'hui comme hier, « **le lien entre ces milieux divergents** (...) n'a rien de naturel : c'est au contraire le comble de l'artefact, **c'est le domaine du politique** », rappellent Yves Grafmeyer et Isaac Joseph et dans *La ville laboratoire et le milieu urbain*. ¹⁷

⇒Urbanité et citoyenneté : la question démocratique dans les nouveaux territoires urbains

La ville comme **phénomène politique**, capable d'organiser le vivre ensemble, ne va pas de soi en effet. **Jean Métral**, anthropologue français, spécialiste du Proche Orient, le rappelait en 2000 : la manière dont une société « se donne des règles, résout les rapports d'altérité (...), pas seulement les rapports entre personnes d'origine géographique différente ou les minorités ethniques, mais tous les rapports d'altérité, ceux entre générations, entre hommes et femmes, entre paysans et citoyens, entre riches et pauvres, entre régions d'un même territoire... » dépend d'un certain nombre de « procédés et procédures qui constituent la cité ». Procédés et procédures qui ne sont pas forcément mis en œuvre dans toutes les villes, à toutes les époques de leur histoire et aux échelles adéquates. Pour illustrer ces possibles divergences, Jean Métral, distinguaient trois niveaux qui interviennent selon lui dans l'élaboration des cultures urbaines : la **citadinité**, la **civilité** et la **citoyenneté**.

« La ville est un milieu multi, pluri, cosmo-culturel. Les cultures urbaines caractérisées par l'effervescence, la multiplicité, les oppositions, les tensions, renvoient à ce qu'on peut appeler des "mondes". (...) Marc Augé, dans Anthropologie des mondes contemporains, montre que la ville est le lieu où coexistent des mondes multiples caractérisés chacun par des façons de faire, de sentir, de penser... La ville est ce lieu des mondes et des cultures produites par ces mondes. J'appelle **citadinité** la capacité qu'a le citoyen de circuler entre ces mondes, de se sentir chez lui, au moins en capacité de dialogue et d'échange avec une pluralité de mondes. Le citoyen se définit donc par la multi-appartenance — ce n'est pas un villageois — et par sa capacité de circuler dans des mondes multiples. (...) Les cultures urbaines peuvent être envisagées à un autre niveau, celui des **civilités**, celui où se régule le "vivre ensemble". Il s'agit d'une certaine façon de se comporter vis-à-vis de personnes et dans des situations diverses. Ce sont les règles du savoir-vivre, de la politesse, des usages habituels, qui nécessitent de multiples négociations que les citoyens établissent entre eux. (...)

¹⁵ François Barré, *Le Monde des Livres*, jeudi 16 mai 2002, à lire sur la page <http://pweb.ens-lsh.fr/omilhaud/chalas.doc>

¹⁶ Consultable sur http://www.villes2.fr/Ma-ville-a-Moi_a119.html

¹⁷ Introduction à leur traduction des principaux textes de l'Ecole de Chicago.

*Le troisième niveau dont dépendent les cultures urbaines est celui de la loi, qui établit des règles auxquelles tous doivent se conformer. Les droits et les devoirs du citoyen définissent la **citoyenneté**, ce qui fonde la cité. » (Cultures en ville ou de l'art du citoyen, 2000, p.12)*

L'auteur prend l'exemple de Beyrouth pour expliquer que « **la citoyenneté n'est pas un développement inscrit dans la ville, elle s'enracine ailleurs** ». « Dans cette ville aux civilités extraordinairement raffinées, aux multiples diversités sociales, religieuses, historiques, culturelles et dont les habitants savaient s'ajuster à l'autre dans la différence », « la loi, fixée par un pouvoir », était absente. En conséquence de quoi, « les passions ont pris la place de la raison », et la ville « a basculé brusquement dans la négation, la destruction de l'autre ».

D'autres auteurs notent que le lien entre ville et citoyenneté n'est pas automatique et que cette distorsion, ce divorce peut être à l'origine d'une crise de l'urbanité. **Olivier Mongin** insiste particulièrement sur ce point lorsqu'il explique que les espaces urbains d'aujourd'hui ne sont plus nécessairement des systèmes politiques, au sens de la *polis* grecque ou de la *civitas* romaine.

« Puisque l'expérience urbaine, celle qui entrecroise une poétique, une scénique, une politique, celle qui imbrique privé et public, associait "naturellement" l'urbs et la civitas, un lieu et une manière d'être, une forme urbaine et un type d'homme, bref une urbanité, c'est bien cette dissociation, ce divorce progressif de l'urbs et de la civitas qui inquiète. »

Pour cet auteur, l'expérience urbaine est aujourd'hui coupée de l'expérience politique :

« Un éloge des espaces publics, une conception de plus en plus spectaculaire et mondialisée des événements (du type de l'organisation des Jeux Olympiques de Pékin) suffisent souvent à créer le leurre de la ville comme espace politique. Loin de s'enrouler du privé au public, de l'espace intime à la scène publique puis à la scène politique, l'expérience urbaine est fragilisée et ses ressorts en partie brisés. Contrairement à ce qui se passait hier, l'expérience urbaine à l'âge post-urbain ne "forme" plus un "tout multistratifié", elle est cisailée, tronquée, segmentée. D'une part, le privé et le public s'imbriquent fortement alors même que le mouvement de privatisation pèse sur la conception de la vie publique. D'autre part, ces expériences urbaines peuvent avoir lieu dans des espaces repliés sur eux-mêmes, dans des espaces qui interdisent la relation avec un dehors. L'expérience de la ville, l'expérience corporelle, l'expérience scénique, toutes ces expériences peuvent devenir l'affaire des seuls privilégiés de l'expérience urbaine, à commencer par les gentrifiés de la ville-centre qui se contemplent dans le miroir de la ville classique et de son patrimoine. Autrement dit, on peut jouir de la ville au niveau corporel (...), on peut descendre dans la rue et participer aux nouvelles scènes (...). Mais on peut le faire "entre-soi", dans un espace clos, en boucle, comme dans un club privé. » (La condition urbaine, p. 257)

Olivier Mongin plaide donc pour « **la constitution d'un ensemble politique cohérent et légitime** » comme condition préalable d'une expérience urbaine partagée. « Une condition rarement remplie aujourd'hui », à l'heure de « la ville à plusieurs vitesses ».

« Seule la décision politique est susceptible de prendre à contre-pied les divers processus d'éclatement territorial en cours et d'agglomérer autrement les pôles qui se démarquent les uns des autres » dans la ville contemporaine. (La condition urbaine, p. 258)

Mongin rejoint là **Hannah Arendt**, pour qui être citoyen, c'est assumer des responsabilités, des obligations et des droits « toutes choses qui ne prennent sens que si elles s'inscrivent dans un territoire »¹⁸. Cet enjeu politique est abordé par d'autres auteurs, notamment **Cynthia Ghorra-Gobin**, géographe, qui plaide à la fois pour « **la réinvention des espaces publics** » et pour « **la construction d'une scène politique à l'échelle de la métropole** » — deux conditions indispensables selon elle à l'épanouissement d'une nouvelle urbanité contemporaine. (De la ville à l'urban sprawl. La question métropolitaine aux Etats-Unis, Cercles n°13, 2001).

⇒Urbanité et mobilités dans la ville desserrée

Le sociologue français **Jean-Samuel Bordreuil**, qui propose la notion de « ville desserrée » pour qualifier les territoires en formation dans nos sociétés contemporaines, insiste comme d'autres avant lui sur la mobilité comme caractéristique de la vie urbaine. La mobilité, qui « favorise les côtoiements et multiplie les scènes d'exposition »¹⁹, qui exalte la figure du citoyen comme « être de locomotion » (Joseph), comme

¹⁸ Citée dans *La ville sans qualités*, p. 59.

¹⁹ *La ville desserrée*, in : *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Editions de la Découverte, 2000, p. 172.

passant plutôt que comme résidant, a toujours été une composante forte de l'urbanité en tant que mode de vie. Mais sa transformation dans les « bassins de trafics » que sont devenues nos régions urbaines, la « *perte d'adhérence entre les flux de proximité et ceux de longue portée* » qui découle de cette nouvelle morphogenèse des villes, a des effets sociaux importants :

« Les graphes de mobilité sont (...) moins centralisateurs que par le passé. Ainsi non pas la mobilité, ni le desserrement, mais la mobilité desserrée peut ouvrir la possibilité d'un **tri socio-spatial des mobilités**. Pour aller du faubourg au village, au "centre central" via les centre secondaires, (...) il n'y avait pas plusieurs chemins. Ce "grand collecteur" des mobilités que tous devaient emprunter structure moins que par le passé les cheminements. Il y a place pour une "ventilation" sociale des trajets. Les bassins de trafic feraient se chevaucher des courses qui ne se croiseraient plus guère, dérobant les mobiles à leur exposition mutuelle. À l'horizon pointe la figure d'une nouvelle hyperclasse, dont la vitesse serait le seul territoire (et un territoire si possible exclusif). La circulation, autant que la sédentarité, fabriquerait du territoire. » (La ville desserrée, op. cité, p. 179)

D'où l'enjeu que représentent aujourd'hui **les politiques de mobilité** pour travailler cette « *urbanité en archipel* » (Bordreuil). **Jacques Lévy**, géographe²⁰, qui estime que la plupart des villes françaises font figure de « *poches de sous développement de l'urbanité dans l'Europe des villes* »²¹ et pour qui la mobilité appartient à « *la liste limitée des marqueurs et des enjeux de l'urbanité* », montre bien l'importance de ces politiques à l'échelle des métropoles d'aujourd'hui :

« Dans le monde urbain, la mobilité n'est pas seulement une technique de mise en lien des lieux. Dans la mesure où l'interaccessibilité entre les réalités spatiales constitutives d'une ville est une condition d'existence de la ville elle-même, la mobilité constitue aussi une technique incontestable d'"urbanogénèse" et non une prothèse externe aux pratiques urbaines les plus fondamentales, c'est-à-dire à ce qui fait d'une ville une ville, à son urbanité » (...). La mobilité « *ne constitue pas qu'un moyen extérieur de la coprésence (on se déplace pour rencontrer quelqu'un ou quelque chose) : elle est aussi l'un des "lieux" (c'est-à-dire des dispositifs) où la coprésence se produit* ». (Modèle de mobilité, modèle d'urbanité, 2003)

C'est en particulier la mobilité qui autorise selon Lévy ces « **interactions multisensorielles aléatoires au contact (IMAC)** », qui sont selon lui le type d'interactions le plus spécifique de la ville, « *le seul qui ne soit possible en quantité et en qualité significatives que dans un espace urbain* ». Tout en fabriquant « *des liens faibles et, le plus souvent, éphémères* », les IMAC « *se trouvent au cœur de la confrontation de l'acteur avec les altérités* ». Jacques Lévy s'interroge donc sur les facteurs qui permettent de maximiser ces interactions, et il montre qu'en la matière, les déplacements automobiles recueillent le plus mauvais score (tout comme en matière de développement durable). D'où son plaidoyer pour la "ville compacte" et son affirmation :

« *Un modèle de mobilité est toujours un modèle d'urbanité* ». ²²

Selon les choix de mobilité qu'opèrent les responsables des villes — ces choix, qui ne sont pas neutres mais sont au contraire, par excellence « *des choix politiques, sur lesquels, dans une démocratie, l'ensemble des citoyens est invité à délibérer* » — on produit différents types de modèles d'urbanité (parmi lesquels Jacques Lévy distingue notamment le modèle d'Amsterdam et celui de Johannesburg).

⇒ **Urbanité et hospitalité de la ville : comment faire place à « l'homme en trop » ?**

D'autres auteurs mettent en avant une troisième condition politique d'émergence de l'urbanité dans les territoires urbains contemporains. Ainsi Pascale Pichon, sociologue qui aborde l'urbanité à partir de « *l'expérience limite* » des sans domiciles fixes, ajoute à la **citoyenneté** et la **mobilité** un autre fondement, sur lequel le politique devrait s'appuyer pour penser la ville métropole : ce qu'elle nomme « **l'habitabilité** » — une notion interdépendante des deux précédentes, qui ne renvoie pas seulement au logement ou au cadre de vie, mais plus largement à **l'hospitalité de la ville** ; c'est-à-dire à « *l'acceptation des plus pauvres et/ou de l'étranger dans l'espace public, tout autant qu'à l'accessibilité de tous aux ressources et aux services de la ville* ». ²³

²⁰ Auteur notamment de *Logiques de l'espace, esprit des lieux* (dir.), avec Michel Lussault, Belin, 2000.

²¹ *La France urbaine dans l'Europe des villes*, in : *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Editions la Découverte, 2000.

²² Extrait de *Modèle de mobilité, modèle d'urbanité*, Jacques Lévy, 2004 pp. 157-169. Voir aussi *Quelle mobilité pour quelle urbanité?*, Conférence Université de tous les savoirs, Jacques Lévy, http://www.lemonde.fr/savoirs-et-connaissances/article/2005/12/29/jacques-levy-quelle-mobilite-pour-quelle-urbanite_725363_3328.html

²³ Intervention au séminaire *Métropolisation, cultures, urbanité*, Programme de Recherches Territorialisées Rhône-Alpes, 13/11/2009, compte rendu disponible sur <http://prtra.hypotheses.org/>

L'hospitalité urbaine, autrement dit « *les titres d'une ville à se dire accueillante* », à faire une place à « *l'homme en trop* » (Joseph, *La ville sans qualités*, p. 94) — pas seulement le pauvre ou l'usager incompetent, susceptible de vivre un « *handicap de situation* », mais aussi plus généralement la personne qui n'est pas familière de cette ville — ne saurait se penser en effet du seul point de vue de l'habitat. Elle renvoie pour l'essentiel « *aux qualités ou aux troubles de l'ordre public* », à toutes « *les "procédures d'apaisement" qui sont au cœur de l'urbanité* » (Joseph, p. 95) et qui se jouent dans l'espace public. Elle dépend tout autant de caractéristiques spatiales et informatives, d'une **politique de l'offre** (offre de ressources, de services, d'espaces...) qui « **invite l'étranger à prendre place** » dans la ville, que de la **culture publique des citoyens** et de leur manière de gérer l'intrusion de l'inconnu dans l'espace commun.

La sociologue française **Anne Gotman**, auteur de nombreux travaux sur le sujet, insiste ainsi sur le fait que l'hospitalité est à la fois « *une série de codes auxquels il faut se conformer* » en tant qu'hôte (accueillant ou accueilli) « *et toujours plus que ça : leur transgression – sans quoi ce n'est pas de l'hospitalité.* »

« Il s'agit [d'abord] de permettre à ceux qui arrivent en terrain étranger d'être autonomes, donc de leur donner toutes les ressources d'informations, de donner la clé de l'endroit pour pouvoir le comprendre. (...) Il faut expliciter les règles de la communauté, en donner l'ambition, engager à y participer. » (Entretien avec Marie Raynal, in : *Diversité. Ville, école, intégration*, n° 153, 2008.)

Mais il s'agit aussi de **laisser dans la ville des espaces de liberté**. Anne Gotman cite à ce sujet René Schérer²⁴ qui insiste sur ce paradoxe que l'hospitalité est « *résiduelle, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas être programmée ; elle est le fait d'un espace qui n'est pas entièrement occupé, investi, et qui laisse une place à l'autre* ». Elle évoque aussi le livre de Nels Anderson *Le hobo*²⁵, qui montre :

« comment une ville, presque malgré elle, et parce qu'elle n'est pas encore entièrement investie, saturée, rentabilisée, laisse vacants des espaces interstitiels de toutes sortes qui la rendent au fond hospitalière à des marginaux, à des gens qui n'entrent pas dans la norme du logement social ou de l'autonomie économique complète ». (Gotman, 2008)

Enfin, l'hospitalité est aussi selon Anne Gotman une « *gourmandise, une gourmandise de l'autre* », qui est vécue différemment selon les contextes, selon que l'on se sent agressé ou non par l'intrusion de l'étranger, et selon les compétences que l'on va savoir mettre en œuvre pour gérer ces situations incertaines.

« Pour des régions enclavées, isolées, rurales, l'étranger fait peur, mais, en même temps, c'est une richesse événementielle et une richesse relationnelle, c'est quelqu'un qui circule, qui peut apporter des relations, des recommandations, des ouvertures », explique la sociologue. « *Je crois que les intérêts sont inverses dans les villes et dans les régions surpeuplées qui, elles, peuvent se sentir submergées. La gourmandise de l'autre peut être rapidement saturée et on a tendance à résister plutôt à l'invasion, à toutes les échelles. L'étranger est perçu comme quelqu'un d'inconnu, donc de dangereux, mais on peut dire aussi, jusqu'à un certain point, que l'hospitalité est un moyen de retourner cette peur, de la surmonter, et de la retourner en intérêt.* » (Gotman, 2008)

L'hospitalité d'une ville dépend donc aussi de l'état d'esprit et des « **compétences civiles** » de ceux qui l'habitent ou qui la pratiquent. Des compétences qui à la fois s'acquièrent et sont particulièrement mises à l'épreuve dans l'espace public — décidément le lieu central de toute analyse sur l'avenir de nos sociétés urbaines, comme le rappelle Jean-Samuel Bordreuil :

« L'hospitalité d'un lieu — le sentiment qu'il donne à chacun de ne pas y être "déplacé" —, qui en garantit l'accessibilité sociale, doit (...) être envisagée comme une co-construction sans cesse relancée dans un étalage de compétences civiles. Cette qualité est éminemment vulnérable. Mais on peut proposer qu'elle se dispense plus facilement dans ces espaces particuliers que sont les espaces publics, à raison même de leur atterritorialité. Personne n'y tient le lieu, auprès de qui on aurait à justifier son droit de présence : hospitalité paradoxale d'un lieu sans hôte. » (Bordreuil, *La ville desserrée*, 2000)

²⁴ *Zeus hospitalier : éloge de l'hospitalité*, Armand Colin, 1993.

²⁵ Paru aux États-Unis en 1923. Traduit en français sous le titre *Sociologie des SDF* (Nathan, 1993), *The Hobo. The sociology of the homeless man*, est l'une des enquêtes d'ethnologie urbaine qui fit la réputation de l'École de Chicago.

Sources utilisées

- . Ansay Pierre, Schoonbrodt René, *Penser la ville. Choix de textes philosophiques*, AAM Editions, Bruxelles, 1989, pp. 268-269.
- . Bordreuil Jean-Samuel, *La ville desserrée*, in : *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Editions La découverte, 2000.
- . Dorier Apprill Elisabeth (dir.), *Vocabulaire de la ville*, Notions et références, Editions du temps, 2001.
- . Ghorra-Gobin Cynthia, *Réinventer le sens de la ville. Les espaces publics à l'heure globale*, L'Harmattan, 2001.
- . Gotman Anne, *Entretien avec Marie Raynal*, in : *Le principe d'hospitalité*, Diversité. Ville, école, intégration, n° 153, 2008.
- . Grafmeyer Yves, Joseph Isaac (présentation), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier Montaigne, 1984.
- . Hannerz Ulf, *Explorer la ville*, Editions de Minuit, 1983.
- . Joseph Isaac, *La ville sans qualités*, Editions de l'Aube, 1998.
- . Lévy Jacques, *Modèle de mobilité, modèle d'urbanité*, in : *Les sens du mouvement. Modernité et mobilité dans les sociétés contemporaines - Actes du colloque organisé en juin 2003 par l'Institut pour la ville en mouvement et le Centre culturel international de Cerisy*, Paris, Belin, 2004.
- . Paquot Thierry, Lussault Michel, Body-Gendrot Sophie (dir.), *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Editions La Découverte, 2000.
- . Métral Jean (coord.), *Cultures en ville ou de l'art du citoyen*, Editions de l'Aube, 2000.
- . Mongin Olivier, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Editions du Seuil, 2005.
- . Mumford Lewis, *La cité à travers l'histoire*, Editions du Seuil, 1964
- . Pichon Pascale, *Vivre dans la rue, sociologie des sans domicile fixe*, Editions Aux lieux d'être, 2007
- . Sennett Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Editions du Seuil, 1979
- . Sieverts Thomas, *Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt*, Editions Parenthèses, 2004